

La toxicomanie : perspective psychanalytique, sexualité et discours

sidi askofaré, marie-jean sauret

Les auteurs situent la toxicomanie en tant que réponse au « malaise dans la civilisation ». Selon Freud, le toxicomane substitue à la jouissance sexuelle une jouissance qui se présente comme unique et valant pour tout. Selon Lacan, il prend position pour la jouissance contre le désir. Branché sur son plus de jouir, le toxicomane n'aurait pas besoin de partenaire sexuel ni de l'appui d'un semblable, ce qui ferait de lui un citoyen, un consommateur, peu sensible au discours social du capitalisme et, en cela, exemplaire du lien social qui s'effiloche dans les sociétés contemporaines. Une vignette clinique présente un sujet pour qui la drogue n'est pas une assuétude mais un rempart contre le lien social.

S'il est un couple infernal et impossible, c'est bien celui du toxicomane et du psychanalyste! Pour commencer, livrons ici les termes et les coordonnées de ce mariage paradoxal.

À l'origine de la démarche analytique, se présente généralement un déficit, un manque d'être ou de savoir, sous la forme d'une impuissance ou d'une souffrance, que le futur analysant éprouve, et qui le laisse démuni. D'où l'adresse à un Autre du savoir que vient incarner l'analyste, et, de façon simultanée, l'attribution à celui-ci du pouvoir de lever l'inhibition, de dissoudre le symptôme, d'éradiquer l'angoisse.

La condition de la psychanalyse ainsi que le principe de son efficacité résident dans la structure. Cette structure, on se doit de la concevoir comme structure du langage mais aussi comme structure de la parole et structure du sujet divisé par l'acte de parole. Le langage préexiste logiquement au sujet. C'est pour souligner cette altérité radicale que Lacan le désigne comme l'Autre langagier (Autre avec A majuscule). Dans cet Autre, le sujet trouve d'emblée les termes de la question relative à *ce qu'il* est et l'exigence d'y répondre. Et il fait l'épreuve qu'à cette question — « que suis-je? » —, il n'existe de fait que des réponses dont la consistance tient au langage — on n'y répond qu'avec des mots —, et qui par ailleurs varient en fonction du contexte de discours. Ces réponses sont essentiellement fonction du « représentant » (lui-même saisi par un signifiant) de l'Autre auquel on s'adresse : « Je suis ceci ou cela — enseignant, universitaire, psychanalyste, par exemple —, parce que je m'adresse à ceci ou à cela — une revue de clinique, autre exemple ». De sorte que le seul point de certitude porte sur *l'être* — « Je suis » — coupé du prédicat, en tant qu'il est, lui, sujet à variation. Le sujet de la parole n'a accès à son être que comme « fait de dit ».

Autant dire que le sujet traverse du même coup une épreuve supplémentaire pour autant que, dans le langage, il n'est que représenté. Lui échappe nécessairement ce que rate toute représentation d'être représentation : à savoir le réel de ce dont elle est le tenant lieu. La conséquence clinique immédiate de ce procès de prise et de représentation dans le langage est ce que J. Lacan a traduit par le concept de « manque-à-être » et que S. Freud avait identifié à l'essence de l'humain sous le nom de « désir ». Ce dernier se distingue et s'oppose comme défense à la « substance négative » que le sujet rencontre comme défaut dès lors qu'il parle, et que Lacan appelle « jouissance ». Nous distinguerons aussi avec lui l'être comme fait de dit et l'être de jouissance.

Telle est, en bref, la structure du sujet de la parole : de parler, il est divisé de la jouissance; c'est ce qui le pousse à s'adresser à l'Autre afin d'obtenir un traitement de ce défaut sans l'effacer, puisque cet effacement signifierait la fin du désir. La psychanalyse constitue à cet égard le seul dispositif offert au sujet pour régler ce rapport à la jouissance sans rompre le lien à l'Autre mais au contraire en prenant appui dessus via le transfert — *l'amour adressé au psychanalyste supposé savoir lever les embarras avec la jouissance (symptôme) et répondre à la question du sujet autour de son être*. Sans doute la cure repose sur un certain *quiproquo* : l'illusion que ce savoir du psychanalyste permettrait une « égalisation » de *l'être de jouissance* du sujet avec *l'être langagier*.

Celui qu'on appelle *toxicomane* n'est-il pas justement ce sujet de la parole qui a trouvé dans la drogue l'objet qui lui *permet* d'obtenir sa jouissance, d'éponger son *manque-à-être*, et ce sans passer par l'Autre? Il serait relativement aisé de démontrer que, plus radicalement, le toxicomane participe d'une mise en cause de la psychanalyse, ce que nombre de cliniciens ne manquent pas d'exploiter : le toxicomane serait, en effet, trop rivé à sa jouissance, trop amoureux de son « objet », trop enclin au court-circuit, à la décharge et à la satisfaction immédiates pour se soumettre au procédé freudien qui exige en tous points le contraire.

Par ailleurs, les psychanalystes eux-mêmes ne lui reprochent-ils pas de ne pas « aimer son inconscient », de ne pas accepter sa *division*, d'être monotone et fantasmatiquement pauvre, donc difficilement analysable — jusqu'à le rajouter à la liste de ceux pour qui la psychanalyse serait contre-indiquée?

Aussi est-il légitime de se demander si la psychanalyse a malgré tout su se laisser enseigner par la toxicomanie, et dans quelle mesure les praticiens de la psychanalyse éclairent le phénomène toxicomane à partir de leur expérience et du savoir analytique.

S'agissant de la toxicomanie, il y a *des* — et non *une* — perspectives psychanalytiques; par ailleurs, aucune de ces perspectives n'est réductible à proprement parler à une psychopathologie de la toxicomanie. Se démarquant d'une approche psychopathologique, la présente étude s'appliquera, à partir notamment de Freud et de Lacan, à examiner la toxicomanie du triple point de vue du sujet du signifiant, de la jouissance et du lien social.

L'approche freudienne

Il n'y a nulle part dans l'œuvre de Freud une théorie cohérente et consistante de la toxicomanie — telle qu'elle livrerait son étiologie, ses formes cliniques, son diagnostic, son économie, son traitement, son articulation avec les grandes structures psychopathologiques (névrose, psychose, perversion). L'absence d'une telle théorie ne doit pas nous rendre insensibles ou injustes vis-à-vis de ce qui se trouve chez Freud : des indications précises et précieuses, de portée presque anthropologique, sur ce que nous appelons toxicomanie.

Ces indications fulgurantes et décisives, qui fondent la perspective psychanalytique sur la toxicomanie, figurent dans son texte de 1929, *Malaise dans la civilisation* (*Dos Unbehagen in der Kultur*). Nous y suivrons Freud dans sa réflexion et dans sa mise en place de la problématique de la question.

« Telle qu'elle nous est imposée, notre vie est trop lourde, elle nous inflige trop de peines, de déceptions, de tâches insolubles. Pour la supporter, nous ne pouvons nous passer de sédatifs. [...] Ils sont peut-être de trois espèces : d'abord les *fortes diversions*, qui nous permettent de considérer notre misère comme peu de chose, puis des *satisfactions substitutives* qui l'amoindrissent; enfin des *stupéfiants* qui nous rendent insensibles. L'un ou l'autre de ces moyens nous est indispensable » (Freud, 1929-30, 18-19).

Le point de vue freudien est donc fondé sur un axiome simple voire trivial : la vie, en raison des peines, déceptions, difficultés, épreuves, impuissances et impossibilités auxquelles elle nous confronte, est insupportable. D'où, pour la supporter, ces sédatifs que Freud ramène à trois plus un : les « fortes diversions », les « satisfactions substitutives » et les « stupéfiants »; à ces trois sédatifs, Freud propose d'ajouter un dernier, la religion, dont il dit qu'il n'est guère facile de déterminer le rôle qu'elle occupe dans cette série.

« C'est aux diversions que songe Voltaire quand il formule dans *Candide*, en guise d'envoi, le conseil de cultiver son jardin; et c'est encore une diversion semblable que le travail scientifique » (p. 19).

Les « satisfactions substitutives » sont à situer, dans cette perspective non comme jouissance du symptôme mais comme satisfactions offertes par des activités, des pratiques de transmutation de la réalité par l'illusion, la fiction, l'imaginaire, soit l'art.

Enfin les stupéfiants, les toxiques assurent une fonction similaire — rendre supportable la vie en tant qu'insupportable — mais avec cette particularité d'agir sur le lieu même de la souffrance et du plaisir, le corps.

Déjà, dans cette première mise en place, Freud ordonne et d'une certaine manière hiérarchise les différentes stratégies des sujets humains et des cultures à

l'endroit de l'insupportable : diversion, divertissement, drogue et Dieu. (Les mauvais esprits diront qu'il ne manque plus que le divan...).

Avec les « fortes diversions », il s'agit d'un détournement par substitution — on se donne des soucis pour oublier, occulter *notre* souci —; les « satisfactions substitutives » ont pour fonction de nous distraire et de nous procurer des plaisirs qui nous consolent du déplaisir, de la souffrance et de l'insatisfaction qui font le réel de notre existence; les stupéfiants, eux, nous anesthésient, nous rendent insensibles au niveau de notre corps, à la souffrance et à la douleur.

Arrêtons-nous à ce point, puisqu'à l'évidence, il s'agit de cerner et élucider le statut et la spécificité de l'usage des toxiques dans la série des stratégies subjectives de défense contre l'insupportable.

Pour y parvenir, nous devons intégrer à notre réflexion la deuxième articulation de la méditation freudienne. Celle-ci tente de répondre à la question que Freud formule en ces termes : « quels sont les desseins et les objectifs vitaux trahis par la conduite des hommes, que demandent-ils à la vie, et à quoi tendent-ils? »

La réponse de Freud est claire : « Ils tendent au bonheur ». Ce qui est complexe et que Freud s'attache à délinéer, c'est en quoi consiste pour les hommes le dit bonheur.

Et Freud d'expliquer que la tendance au bonheur consiste d'une part à vouloir être heureux, à rechercher l'état de bonheur donc, et d'autre part à le rester.

« Cette aspiration, poursuit-il, a deux faces, un but négatif et un but positif : d'un côté éviter douleur et privation de joie, de l'autre rechercher de fortes jouissances. En un sens plus étroit, le terme «bonheur» signifie seulement que ce second but a été atteint. En corrélation avec cette dualité de buts, l'activité des hommes peut prendre deux directions, selon qu'ils cherchent — de manière prépondérante ou même exclusive — à réaliser l'un ou l'autre. » (Freud, 1929-30)

« Être heureux et le rester » constitue l'accomplissement d'un programme, celui qu'en termes métapsychologiques Freud appelle *principe de plaisir*. Car fondamentalement, ce programme est irréalisable, impossible. « Tout l'ordre de l'univers s'y oppose, écrit Freud. On serait tenté de dire qu'il n'est point entré dans le plan de la "Création" que l'homme soit "heureux". Ce qu'on nomme bonheur, au sens le plus strict, résulte d'une satisfaction plutôt soudaine de besoins ayant atteint une haute tension et n'est possible, de par sa nature, que sous forme de phénomène épisodique. Toute persistance d'une situation qu'a fait désirer le principe du plaisir n'engendre qu'un bien-être assez tiède; nous sommes ainsi faits que seul le contraste est capable de nous dispenser une *jouissance*¹ intense, alors que l'état lui-même ne nous en procure que très peu. Ainsi nos facultés de bonheur sont déjà limitées par notre constitution ».

Le constat fait par Freud de l'inaptitude de l'homme au bonheur, la fuite du déplaisir et de la douleur, la tiédeur du plaisir, l'attrait et la recherche de fortes

jouissances l'ont conduit à changer de perspective et à prendre comme point de départ non ce qui est inaccessible à l'homme mais ce qui fait le fond de son expérience subjective, à savoir la souffrance.

Alors que nous recherchons le bonheur par tous nos pores, selon le programme du principe de plaisir, Freud nous fait remarquer que la souffrance, elle, « nous menace de trois côtés : *dans notre propre corps* qui, destiné à la déchéance et à la dissolution, ne peut même pas se passer des signaux d'alarme que constituent la douleur et l'angoisse; *du côté du monde extérieur*, lequel dispose de forces invincibles et inexorables pour s'acharner contre nous et nous anéantir; la troisième menace enfin provient de nos rapports avec les autres êtres humains. La souffrance issue de cette source nous est plus dure peut-être que toute autre; nous sommes enclins à la considérer comme un accessoire en quelque sorte superflu, bien qu'elle n'appartienne pas moins à notre sort et soit aussi inévitable que celle dont l'origine est autre ».

Cette triple origine et localisation de la souffrance implique comme conséquence, selon Freud, une réduction des prétentions de l'homme au bonheur. Ainsi, à la recherche du bonheur et au maintien de cet état se substitue la tâche plus modeste d'échapper au malheur et d'éviter ou de surmonter la souffrance : « la tâche d'éviter la souffrance relègue à l'arrière-plan celle d'obtenir la jouissance ».

C'est sur le fond de cette théorisation que Freud examine les différentes méthodes élaborées par les hommes pour résoudre le problème de la souffrance et celui de l'accès à la jouissance.

« La satisfaction illimitée de tous les besoins se propose à nous avec insistance comme le mode de vie le plus séduisant, mais l'adopter serait faire passer le plaisir avant la prudence, et la punition suivrait de près cette tentative. Les autres méthodes ayant pour principal objectif d'éviter la souffrance se différencient selon les sources respectives de déplaisir sur lesquelles se fixe surtout l'attention. Il en est d'extrêmes et de modérées, les unes sont unilatérales, d'autres s'attaquent à plusieurs points à la fois. L'isolement volontaire, l'éloignement d'autrui, constitue la mesure de protection la plus immédiate contre la souffrance née de contacts humains. Il est clair que le bonheur acquis grâce à cette mesure est celui du repos. Lorsqu'on redoute le monde extérieur, on ne peut s'en défendre que par l'éloignement sous une forme quelconque — du moins si l'on veut résoudre cette seule difficulté. Il existe à la vérité un procédé différent et meilleur : après s'être reconnu membre de la communauté humaine et armé de la technique forgée par la science, on passe à l'attaque de la nature qu'on soumet alors à sa volonté : on travaille avec tous au bonheur de tous. Mais les plus intéressantes méthodes de protection contre la souffrance sont encore celles qui

visent à influencer notre propre organisme. En fin de compte, toute souffrance n'est que sensation, n'existe qu'autant que nous l'éprouvons, et nous ne l'éprouvons qu'en vertu de certaines dispositions de notre corps. » (Freud, 1929-30)

Cette dernière phrase de Freud est capitale. En effet, la distinction précédemment déployée entre les trois sources de la souffrance — le monde extérieur, nos relations avec les autres, notre organisme propre — vient à s'articuler à cette idée princeps selon laquelle toute souffrance, quelle que soit sa source, le lieu dont elle s'origine, qu'elle soit par ailleurs physique ou morale, ne vaut, ne prend consistance, qu'en tant que sensation, c'est-à-dire que comme éprouvée et éprouvé corporel. Pour autant qu'en dernière instance c'est le corps qui souffre, ce dernier devient le lieu privilégié où cette souffrance, comme en court-circuit, peut être combattue et éradiquée. D'où la conclusion de Freud :

« La plus brutale mais aussi la plus efficace des méthodes destinées à exercer pareille influence corporelle est la méthode chimique, l'intoxication. Je crois que personne n'en pénètre le mécanisme, mais c'est un fait que, par leur présence dans le sang et les tissus, certaines substances étrangères au corps nous procurent des sensations agréables immédiates; et qu'elles modifient aussi les conditions de notre sensibilité au point de nous rendre inaptes à toute sensation désagréable. Non seulement ces deux effets sont simultanés, mais ils semblent étroitement liés. Il doit d'ailleurs se former dans notre propre chimisme intérieur des substances capables d'effets semblables, car nous connaissons au moins un état morbide, la manie, où un comportement analogue à l'ivresse se réalise sans l'intervention d'aucune drogue enivrante. » (Freud, 1929-30, 22-23)

C'est au terme de cette mise en place et de cette élaboration à la fois robuste, complexe mais néanmoins simple dans sa formulation que Freud aboutit à ce que l'on pourrait tenir pour son énoncé le plus général sur la perspective psychanalytique sur les toxicomanies.

« L'action des stupéfiants est à ce point appréciée, et reconnue comme un tel bienfait dans la lutte pour assurer le bonheur ou éloigner la misère, que des individus et même des peuples entiers leur ont réservé une place permanente dans l'économie de leur libido. On ne leur doit pas seulement une jouissance immédiate mais aussi un degré d'indépendance ardemment souhaité à l'égard du monde extérieur. On sait qu'à l'aide du "briseur de soucis", l'on peut à chaque instant se soustraire au

fardeau de la réalité et se réfugier dans un monde à soi qui réserve de meilleures conditions à la sensibilité. Mais on sait aussi que cette propriété des stupéfiants en constitue précisément le danger et la nocivité. Dans certaines circonstances ils sont responsables du gaspillage de grandes sommes d'énergie qui pourraient s'employer à l'amélioration du sort des humains. » (Freud, 1929-30, 23)

Voici brossés à grands traits les principes, les thèses et articulations qui constituent la problématique freudienne de la toxicomanie : on notera, du point de vue du thème de ce numéro de la revue, que Freud mentionne les toxiques après avoir indiqué l'isolement comme solution pour éviter les souffrances en provenance des autres, et comme moyen plus efficace à la fois d'indépendance et néanmoins de jouissance.

Ces éléments théoriques fournis par Freud suffisent-ils à nous donner les fondements et les principes d'une clinique psychanalytique de la toxicomanie?

Nous sommes tentés de répondre par la négative. Au moins trois raisons viennent au secours d'une telle affirmation.

D'abord, dans ces prolégomènes à une théorie psychanalytique de la toxicomanie, Freud ne fait pas de celle-ci une entité pathologique, un type clinique ou morbide, et pas davantage un symptôme. Ce qu'il souligne pour nous c'est qu'il s'agit d'une réponse humaine, subjective et/ou culturelle, à un problème existentiel fondamental, la souffrance. *Cette réponse ne s'apparente à la névrose ou à la psychose qu'en ce qu'elle aussi, d'un point de vue économique, constitue une déperdition d'énergie et une perte pour le programme de la civilisation au profit de la jouissance d'un seul.*

Par ailleurs, nulle indication n'y figure concernant la cause ou les déterminations de la toxicomanie, les conditions la favorisant — qu'elles soient constitutionnelles, familiales, traumatiques, culturelles, etc. —, les moyens de la traiter.

Enfin, Freud suggère plutôt en quoi la toxicomanie permet d'éviter l'exercice de la sexualité; du coup, il ne produit pas à son propos une problématique de conflit, un rapport à la sexualité et à la castration, une articulation à un savoir inconscient, autrement dit les éléments à partir de quoi « le toxicomane » est susceptible d'être le sujet d'une demande, le support d'une division recevable dans le dispositif analytique.

Ces éléments d'une problématique de la toxicomanie, bien que datant de 1929, reposent entièrement sur une conception du fonctionnement de l'appareil psychique dominé par le principe de plaisir. On peut se demander si l'intégration de la notion de répétition, de la répétition envisagée sous son versant de jouissance, la répétition comme principe de fonctionnement du psychisme, n'aurait pas permis une articulation autrement audacieuse de la question.

L'articulation lacanienne

Pas plus que chez Freud ne se rencontre-t-il, dans l'enseignement de Lacan, une théorisation ample, rigoureuse et consistante de la toxicomanie. Les quelques indications qu'on trouve chez Lacan ouvrent cependant des perspectives importantes dans l'étude de la toxicomanie. Tous les travaux du G.R.E.T.A, au Champ freudien, prennent leur départ dans celles-ci. Par ailleurs quelques concepts analytiques initiés par Lacan, comme besoin/demande/désir, la jouissance, le discours, deviennent de précieux instruments théoriques dès que l'on cherche à produire une articulation intelligible des phénomènes toxicomaniaques.

Si les indications de Lacan sont trop brèves, elles sont néanmoins précises et éclairantes — bien qu'il soit difficile de déployer et d'explicitier une seule de ces indications dans le cadre de cet article. C'est que l'apport de Lacan est autrement plus important que les énoncés sibyllins et paradoxaux à quoi il est parfois réduit : le toxicomane n'existe pas; la toxicomanie est inconsistante, la toxicomanie n'est pas un symptôme etc.

Le nouveau de Lacan, par rapport à Freud notamment, c'est d'avoir abordé la toxicomanie du triple point de vue de la jouissance, de l'éthique et du discours, bien que, dans tout son enseignement, seules quelques phrases soient en rapport avec la toxicomanie. Parmi celles-ci, il y en a une qui a fait florès et qui date des années soixante-dix : « la drogue, seule façon de rompre le mariage du corps avec le petit-pipit ». Ce qui peut se traduire dans les catégories de Lacan comme rupture du corps d'avec la jouissance phallique. C'est une indication tout à fait précise et précieuse pour le psychanalyste, puisqu'elle situe d'emblée la fonction de la drogue dans l'économie de la jouissance, de la libido du sujet. De cet énoncé on peut tirer des conséquences quasi aphoristiques : la toxicomanie n'est pas un symptôme; elle n'est pas une formation de l'inconscient (une formation de l'inconscient a trait à la vérité du sujet et contient une jouissance, une satisfaction substitutive de caractère sexuel marqué par la castration).

Lacan porte l'accent donc sur le fait que la drogue ne nous introduit pas à autre chose qu'à un mode de rupture avec la jouissance phallique. Elle n'est de ce fait ni formation substitutive ni formation de compromis mais « fonction de rupture », rupture d'avec la jouissance ayant le père, le signifiant et le phallus à son principe.

Cette rupture de la toxicomanie avec la jouissance phallique est à rapprocher mais pas à confondre avec la rupture que Lacan isole dans les psychoses et qu'il rapporte à la forclusion du Nom-du-Père. Freud a démontré la fonction paternelle (complexe d'Œdipe) dans la construction par le névrosé de son rapport au monde, fonction qui « accouche » du phallus pour symboliser le défaut structural de jouissance (complexe de castration). Lacan a attribué la psychose précisément à un accident dans le registre du symbolique, la forclusion du Nom-du-père (son rejet, comme s'il n'avait jamais existé), accident qui prive le psychotique du recours au Phallus et donc du secours de la castration — ce qui n'est pas sans évoquer un autre type de « rejet du petit-pipit ».

L'hypothèse qui se déduit d'une telle analogie entre toxicomanie et psychose, c'est l'idée que la drogue, ou plus exactement un certain usage et un certain rapport aux drogues entraîne une forme de rupture avec les Noms-du-Père en dehors de la psychose — hors psychose — et dont la conséquence est la rupture avec les particularités du fantasme (la solution au père que le sujet adopte pour régler son rapport à la réalité).

D'être le sujet d'une jouissance qui est étrangère aux Noms-du-Père, à la castration, nous conduit aussi à soutenir que celui qu'on appelle toxicomane n'est pas non plus en tant que tel automatiquement un pervers et que son rapport à l'objet de sa jouissance ne relève pas forcément d'une problématique de la transgression. Comme le remarquait E. Laurent, « la perversion suppose un usage très spécifié du fantasme; elle ne prend pas les chemins compliqués du fantasme. C'est un court-circuit. La rupture avec le "petit-pipit" ayant pour conséquence qu'on peut jouir sans le fantasme. »

On comprend par là que du point de vue de la psychanalyse, le problème dit de la légalisation de la drogue méconnaît totalement que du fait de sa rupture avec les Noms-du-Père, « le » toxicomane a passé le point où légal et illégal veulent dire « quelque chose », la jouissance de la transgression relevant toujours de la jouissance phallique parce qu'elle est jouissance contre/malgré le Père et la Loi.

Une des caractéristiques de la toxicomanie est donc de substituer à la jouissance phallique, jouissance sexuelle foncièrement brisée, sujette aux variations du fantasme, une jouissance une, qui se présente comme unique et valant pour tous.

C'est à ce point que se déduit de la thèse lacanienne que la toxicomanie est une position subjective fondée sur le choix de la jouissance contre le désir, la préférence accordée à la jouissance du corps contre la jouissance du phallique qui est jouissance sexuelle et jouissance du sens. Ce choix et cette préférence comportent une référence à l'éthique et au discours.

Le cas de T.

En contrepoint de cette élaboration théorique, un fragment clinique. Nous l'empruntons à un de nos collègues² précisément parce que, sur un point, il se présente comme une objection à la thèse générale. Vraisemblablement psychotique, monsieur T. réussit, avec la drogue, à fabriquer une sorte de bricolage symptomatique alors même que la conception générale récuse le fait que la drogue soit en soi un symptôme. De fait, monsieur T. maintient un minimum de lien social, là où, habituellement, le psychotique se retrouve « hors discours », et où la toxicomanie, privant le sujet névrosé de l'appui de son symptôme, le précipite en dehors du lien social. Mais, du coup, les éléments de la structure que nous avons énumérés sont plus manifestes : en quoi nous demandons à ce cas d'éclairer notre contribution.

T. a 32 ans au moment où, en prison, il sollicite un psychologue. Il se présente d'emblée sous le signifiant identificatoire « je suis toxicomane ». En d'autres termes, à la question de ce qu'il est, il répond que « pour l'Autre social, l'Autre de la

justice, l'Autre de la santé, pour le psychanalyste, il est... toxicomane ». Si le signifiant « toxicomane » se révèle pour ce qu'il est, une représentation langagière, en revanche il promet au sujet de regagner un peu d'être grâce au produit introduit dans le corps par la consommation. T. précise aussitôt que chez lui la toxicomanie est précisément une affaire d'éthique et de discours, ainsi que nous l'avons suggéré de façon générale, mais sur un mode dégradé, surmoïque. En effet, elle est subordonnée à une exigence, une sorte d'idéal : « veiller à la pureté du produit »... supposé introduire un peu de pureté dans le corps. Ce soin lui interdit de se fournir dans la rue ou auprès de *dealers*.

L'idéal de pureté du produit — un S1 — conforte la trajectoire d'évitement de la société qu'il s'est fixé comme un destin. Le cas est complexe puisque le sujet produit ainsi lui-même une théorie de l'exclusion du social autrement attribuable aussi bien, nous l'avons vu, au « hors discours de la psychose » qu'à la dégradation toxicomaniaque. Ce qui n'est pas sans susciter le même étonnement que celui de Freud devant l'exposé « à ciel ouvert » de l'inconscient par le président Schreber, exposé redoublé par le fait qu'avec cette élaboration théorique, T. réussit paradoxalement à maintenir un rapport au social (à l'Autre avec lequel il s'explique) qu'il déclare fuir.

Concrètement, T. a abandonné le L.S.D. « de ses années de jeunesse » pour des antalgiques majeurs qu'il consomme directement dans les pharmacies ou les laboratoires qu'il cambriole... et où il est régulièrement arrêté. Cette particularité signe de toute façon ses forfaits et lui vaut les honneurs (il garde les coupures de journaux) de la presse locale — toujours l'identification et un lien, certes ténu, à l'Autre. Lors d'un procès, la justice lui propose une législation adaptée : un médecin et deux pharmacies sont désignés pour lui fournir sur ordonnance les produits qu'il réclame (il est reconnu implicitement comme étant son propre prescripteur). L'autorité sanitaire fait annuler la décision : ce que T. vit comme une profonde injustice... puisque la justice avait abondé dans son sens.

Son enfance est littéralement, « sans histoire ». Il n'a rien à raconter sauf la présence de crises d'étouffement qu'il associe aux crises paralysantes, de maux de tête qu'il qualifie de « terribles et étourdissants », qu'il connaît aujourd'hui jusqu'en prison. Cette enfance s'arrête brutalement à 15 ans : il fugue avec un copain et commet quelques délits dont des vols de voitures. À 16 ans il est émancipé et effectue son premier séjour en prison. Il en ressort fasciné par ses co-détenus : « eux, ils ont une histoire! »

Là seulement commence la drogue, au moment où l'enfant, délogé de sa fonction de symptôme familial, doit s'inscrire dans le champ social comme agent. Il consomme n'importe quoi, dont du haschich puis du L.S.D. : ce qui met un terme aux crises d'étouffement et lui confère un sentiment de liberté inédit. Nous pouvons en déduire la fonction de l'étouffement, ce symptôme de son enfance sans histoire : assurer un lien entre lui et sa famille. De sorte que loin d'être sensible à la dépendance du produit, il éprouve un soulagement à voir la drogue « rompre le mariage » symptomatique avec la famille. Il décide de faire carrière dans la drogue.

Cette carrière est constituée de deux volets : d'une part il s'agit de se procurer les toxiques selon la stratégie de pureté évoquée; d'autre part, de vivre en prison... *où la drogue cesse de lui être nécessaire!* Ce trait constitue une autre raison du choix de T. : comme d'autres, T. témoigne de la faillite de la théorie de l'addiction puisqu'il est capable d'interrompre sa consommation de produits brutalement, sans sevrage. Mais à condition d'un symptôme substitutif : la prison elle-même! En quoi la drogue n'est pas exactement un symptôme.

À ce point, les entretiens produisent leurs propres effets. Il découvre que le dehors lui fait peur : il craint de s'éparpiller, là encore littéralement. Ce qui signale le caractère incertain de ses identifications. Telle est la raison qu'il donne aux quinze années de braquages qui le conduisent régulièrement en prison « pour s'en sortir » — précise-t-il curieusement. « S'en sortir » de quoi? De sa peur du dehors comme de la drogue avec laquelle il traite ses étouffements. La prison lui apparaît comme un tenant lieu de lien social plus efficace que le mariage. Entre-temps, il a en effet consenti à épouser une jeune femme dont il a eu un enfant. Mais il les abandonne et ne revoit la mère et l'enfant que rarement. « Le mariage avec le petit pipit », ainsi que l'écrit Lacan, est rompu aussitôt consommé puisqu'inefficace à objecter à son rapport à la drogue.

Il avoue alors au clinicien qu'il n'a consenti à le rencontrer que parce qu'on lui a promis de l'aider « à s'en sortir » s'il construisait un « projet ». Il ignore ce que cela veut dire : il a un destin qu'il essaie seulement de tenir éloigné de la souffrance. Ce qui éclaire en effet — et l'éclairé lui-même sur — ce qu'il entend par « s'en sortir avec la prison » : pourquoi devrait-on « l'aider à s'en sortir » s'il s'en sort déjà quand il est emprisonné? Découvrant la satisfaction liée à l'incarcération, il interrompt les séances.

Deux ans après, il écrit au clinicien pour le rencontrer à nouveau, mais sur un autre mode. Il n'a rien à dire au psychologue, mais il lui envoie des lettres. Il témoigne ainsi d'un déplacement qui va donner lieu à dix mois de déchaînement signifiant lisible dans ses lettres. L'idée générale est que la drogue constitue une expérience littéralement « extra-ordinaire » (*sic*). Il se dit le siège d'une « super conscience » qui intègre tous les aspects de « la véritable structure de l'homme » et qui mobilise les savoirs philosophiques, scientifiques et théologiques auxquels il a accès, *via* les livres, en prison.

Ceci posé, il affirme paradoxalement que la drogue qui le met, comme expérience, sur la voie de Dieu, est aussi le seul lien qui le retient loin de ce dernier. La drogue se présente alors comme le tiers terme qui empêche la confusion entre lui et Dieu, ce qui est une définition du symptôme. Entendons bien qu'il s'agit de sa théorie sur la drogue dont il ne fait l'expérience que lorsqu'il est « dehors » : ce qui est nouveau, dans le fait d'affirmer que la drogue le tient éloigné de Dieu, c'est justement de ne plus s'en tenir au fait qu'il ne se droguerait que pour avoir l'occasion de revenir en prison, mais de laisser entendre qu'il y rencontre « quelque chose » dont la jouissance fait de l'ombre à la jouissance de Dieu. Cette élaboration met fin à la correspondance. Ajoutons que si la drogue l'aide à constituer un symptôme

c'est dans la mesure où il alterne les moments où il se drogue (et qui maintiennent l'écart à Dieu) et les moments où il ne se drogue pas mais se réfugie en prison.

La réussite même de T. démontre que la drogue non seulement a rompu sa relation à « l'Autre sexe », mais l'écarté de Dieu... et des hommes. C'est pour tenter de maintenir néanmoins un rapport au lien social qu'il a recours à l'emprisonnement.

Toxicomanie, sexualité, discours

Concluons par quelques considérations sur la toxicomanie telle qu'on peut l'envisager à partir de la théorie lacanienne du lien social — puisque c'est vers cette question du lien social que T. lui-même nous convie.

Sur ce point Freud et Lacan ne convergent que jusqu'à un certain point, à savoir que la civilisation, la culture, est fondée essentiellement sur un sacrifice de jouissance — sacrifices sexuels et renoncements pulsionnels pour reprendre les syntagmes freudiens. Mais ce renoncement du sujet à la satisfaction des pulsions et sa soumission à la Loi sont loin de garantir l'accès au bonheur. Les satisfactions « plus délicates et élevées » que procure la Culture sont faibles et tièdes au regard de l'assouvissement des désirs pulsionnels seuls capables de bouleverser notre organisme physique. Cette discordance entre les sacrifices et renoncements exigés et les satisfactions escomptées ou obtenues font le malaise de l'homme dans la civilisation. D'où un certain recours à des substances pouvant rendre plus supportables les contraintes de cette vie, l'impossible de la jouissance toute. « Expérience extraordinaire », écrivait T.

Dans son Séminaire sur le transfert, Lacan reprend l'analyse freudienne, pour souligner combien le névrosé est bien le sujet qui convient à la société : réprimant la jouissance, la société redouble le renoncement du névrosé; ce qui pousse ce dernier à l'invention culturelle de nouvelles solutions à son rapport à la jouissance : la création culturelle est ainsi mise au service de la communauté qu'elle informe (le *Banquet* de Platon a des répercussions jusque dans la conception chrétienne de l'amour; l'amour courtois a modifié pour des siècles les rapports entre les hommes et les femmes...); cette création culturelle propage alors un nouvel arrangement avec la jouissance — une *nouvelle perversion* —; à quoi la société répond par une nouvelle vague de répression, et ainsi de suite. D'où la thèse de Lacan selon laquelle la perversion, en tant qu'inassimilable, inintégrable au social, conditionne la création et participe du renouvellement du lien social. Nous devinons que d'avoir exclu le toxicomane de la perversion ne le range pas du côté des appuis dont le lien social pourrait disposer.

A cela, Lacan ajoute quelques années plus tard une analyse et une tentative de formalisation des liens sociaux fondamentaux, eux-mêmes démarqués d'ailleurs des trois impossibles freudiens : gouverner, éduquer, guérir.

Aux quatre discours fondamentaux qu'il a construits à son Séminaire de 1970, *L'envers de la psychanalyse*, Lacan ajoutera le discours dit du capitaliste, forme

mixte qui procède de la domination du discours du maître par le discours de la science. Ce discours s'écrit :

$$\frac{\$}{S1} \quad \frac{S2}{a}$$

À travers cette écriture, qui peut paraître énigmatique ou sibylline, Lacan met en valeur ceci :

- la forme contemporaine de l'universalisation ne concerne pas l'idéal ou les valeurs mais le marché;
- la division subjective entre pulsion et idéal qui faisait notamment le fond de la névrose freudienne, est ravalée à la simple incomplétude : autrement dit le sujet du discours du capitaliste serait celui qui sait ce dont il manque, l'objet requis pour sa jouissance;
- cet objet de la jouissance, la science en tant que moderne, figure du savoir contemporain, sait le confectionner, le produire et qui plus est en série.

Le sujet contemporain serait donc ce sujet habité par du manque, mais d'un manque que ne couvrent pas des valeurs, et qui se trouve confronté avec les objets susceptibles d'étancher ce manque (l'antalgique pur vendu en pharmacie, dans le cas de T.). En un sens, le lien social contemporain est caractérisé par le mixte du discours de la science et du marché capitaliste. Le capitalisme exploite la dimension désirante du sujet et les possibilités de la science pour faire croire au premier qu'il trouvera sur le marché l'objet susceptible de l'étancher : elle lui fait croire qu'il n'a qu'à se servir — « sans le secours d'aucun lien social établi ». Ce discours se caractérise, entre autres, par le fait que confondant le fantasme avec la réalité, il continue à rendre le fantasme impossible, ainsi que Lacan l'avance du discours du maître; Lacan va jusqu'à écrire que le capitalisme se soutient de son exclusion du sexe : le sujet complété par son plus-de-jouir, voilà l'individu, indisponible pour le sexuel.

Une clinique fine devrait distinguer plusieurs cas de figures où l'individu témoigne de telle ou telle conséquence de la nature du lien social capitaliste. Ainsi du *borderline*, difficile à spontanément décrire avec les catégories freudiennes du désir, du manque, de la castration, mais que ses inventeurs ont tort de situer comme un entre-deux, entre névrose et psychose, quand il s'agit d'un effet sur la structure de l'inscription du sujet dans le discours contemporain. Ainsi des *addictés* qui reçoivent une définition qui les rend comptables au capitalisme en fournissant la théorie de l'individu (susceptible d'accumulation, de consommation sans frein) dont il a besoin.

C'est dans ce contexte qu'il convient d'évoquer le cas des sujets qui ont fait le choix de la toxicomanie. Le cas est plus complexe puisque eux, pour une part, se situent en objection à la logique de ce discours dit du capitaliste dans la mesure où ils refusent pour la plupart de se soumettre à l'impératif catégorique de ce discours d'avoir à consommer les biens du marché et d'avoir à les gagner par le biais du travail, d'un travail préalable. Il n'est donc pas étonnant de voir toutes les problématiques de leur réinsertion tourner autour du travail. Mais pour une autre part c'est

bien un objet de la science et un seul qu'ils consomment — au point que nous pourrions les qualifier de *monomaniaques d'un objet capitaliste*.

C'est pourquoi il convient de ne pas croire que ces sujets ayant fait le choix de la toxicomanie soient hors discours. S'ils s'opposent au discours du capitaliste, c'est parce qu'ils y sont pris. Ils y sont pris selon la modalité de leur dépendance à l'endroit d'un pur produit de ce discours (il y a en effet une industrie mondiale de la drogue, une universalisation de ses réseaux) qui ne peut exister ni sans financiers — pour le recyclage de l'argent — ni a fortiori sans chimiste S2/a.

Les toxicomanes ne s'objectent donc au discours du capitaliste que par ceci :

- ils refusent les objets de la civilisation scientifique pour ce seul objet qu'est la drogue avec une métonymie minimale (cf. le L.S.D. puis l'antalgique pur de T.);
- ils refusent enfin et surtout d'avoir à gagner cet objet unique de leur « jouissance une » par le travail, c'est-à-dire par un renoncement préalable à la jouissance et une soumission au principe de réalité (T est paradigmatique de ce point de vue);
- de ce fait même et quelle que soit la dimension « héroïque » (encore T.) ou « subversive » que certains ne manqueront pas d'avoir, la position toxicomane est fondée sur un choix de la jouissance et un refus du désir. Ce choix qu'on peut rapporter à une domination de la pulsion de mort freudienne va généralement de pair avec une dévalorisation de la parole et du sens, donc avec une difficulté particulière à s'orienter à partir d'une éthique du Bien-dire; donc à entrer et surtout à rester dans le dispositif analytique.

Sur ce dernier point, T. apporte une contribution singulière. Il démontre comment, néanmoins, un psychotique réussit à s'appuyer sur la drogue (exactement sur l'alternance — signifiante — des périodes « dehors avec drogue » et des périodes « en prison sans drogue ») et sur le délire (l'amour de Dieu participe de ce qui le dispense de la rencontre sexuelle) pour maintenir un minimum de lien social, de discours, mais sans parole. Pas sans le recours au psychanalyste dans son cas — jusqu'à cette stabilisation.

Nous pouvons dès lors nous demander pourquoi le capitalisme n'arrive pas à s'accommoder de la toxicomanie alors même qu'il réalise de super profits grâce à elle. La réponse doit être détaillée.

La « forclusion » du fantasme (impossible, écrasé sur la réalité) propre au discours du maître est compatible avec le retour dans le réel d'un objet qui passe pour l'objet du désir, selon le verdict lacanien : *ce qui est retranché du symbolique réparaît dans le réel*. La monomanie du toxicomane en fait un mauvais consommateur. Par ailleurs le branchement de l'individu sur un objet de jouissance exclut le sujet du sexuel : ce n'est pas la prostitution aux fins de trouver l'argent de la drogue qui démentira cette thèse. Enfin, la toxicomanie, malgré la présence de rituels et d'échanges minimaux, permet, comme pratique, à l'individu de se passer de l'appui trouvé dans le semblable. Branché sur son plus de jouir, le toxicomane n'a besoin ni de partenaire sexuel, ni de son semblable et pas davantage de l'Autre. De

sorte que le toxicomane, malgré sa protestation à l'endroit des objets du marché, pourrait bien être le paradigme de l'individu que fabrique le lien social contemporain : et il démontre du même coup que ce lien social producteur d'individus « est en voie de crevaisson » (J. Lacan)!

Le toxicomane témoigne de cette impossibilité structurale à faire tenir ensemble le lien social et le particulier de la jouissance de chacun. C'est en quoi la solution de « toxicomane intermittent » de T. est originale : elle nous rappelle qu'en dernière instance c'est le sujet de la clinique qui nous enseigne.

Indéniablement, l'avantage va à celui qui trouve dans le symptôme auquel il se réduit la chance de l'amour.

sidi askofaré
marie-jean sauret
université de toulouse-II le mirail
5, allées antonio-machado, 31058 toulouse cedex

Petit index freudien

diversion : travail, occupations, soucis (f) détournement

divertissement : art, illusion (f) satisfaction substitutive

drogue : toxiques (f) rendre l'organisme insensible aux souffrances

Dieu : religions (f) donner un sens à la vie, à la souffrance, différer grâce à des illusions la satisfaction, la disparition de la souffrance

Notes

1. Le terme, souligné par nous, est déjà dans Freud.
2. Eduardo Scarone, « Partenaire toxique », intervention au Séminaire anticipé animé par Marie-Jean Sauret et consacré aux « abords du partenaire », Toulouse, Centre hospitalier spécialisé Gérard Marchant, 15 novembre 1997, inédit. Nous le remercions de sa contribution.

Bibliographie

Delrieu P., 1988, L'inconséquence de la toxicomanie, *Analytica*, n° 53, Paris, Navarin.

Freud S., 1929-30, *Malaise dans la civilisation*, Paris, P.U.F., 1986.

Lacan J., 1975, *Le séminaire livre XX : Encore*, Texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil.

Lecœur B., *L'homme ivre, études sur la toxicomanie et l'alcoolisme*, à paraître.

Tibon-Cornillot M., 1993, « Toxicomanie, petite prophétie — De l'extase biochimique à la transfiguration génétique » in Institut de Recherche Spécialisée, collectif, *Drogue et toxicomanie*, Paris, L'Harmattan.

Zaphiropoulos M., 1988, La toxicomanie n'existe pas, *Analytica*, n° 54, Paris, Navarin.

Zaforopoulos M., 1996, *La tristesse dans la modernité, De l'idéal pharmacologique à la clinique freudienne de la mélancolie*, Paris, Édition Economica-Anthropos.